

# Ces belles choses qui nous unissent

**Ish Ait Hamou**

**An extract pp 11-19; 117-122**

**Original title** Het moois dat we delen  
**Publisher** Angèle, 2019

**Translation** Dutch into French  
**Translator** Noëlle Michel

© Ish Ait Hamou/Noëlle Michel/Angèle/Flanders Literature – this text cannot be copied nor made public by means of (digital) print, copy, internet or in any other way without prior consent from the rights holders.

« Celui qui a été mordu par le serpent, a peur de la corde. »  
– Proverbe marocain

p 11-19

## Elle

1

*Nous nous étions donné rendez-vous à six heures, comme tous les vendredis soirs. J'avais cours jusqu'à cinq heures, ensuite j'ai pris le tram. Chaque semaine, il proposait de venir me chercher, mais je refusais. Je préférais laisser monter l'excitation, prendre mon élan avant de me retrouver près de lui.*

*J'aimais prendre le tram, regarder les gens, me demander où ils allaient. Il faut dire qu'il écoutait de la musique horrible en voiture, c'était aussi pour cela.*

*Avant de descendre du tram, je me suis remis un peu de parfum. Mon odeur devait rester gravée dans sa mémoire. Il n'avait pas le droit de m'oublier.*

2

C'est la première fois que je revois ma chambre en plein jour. Tout y est parfaitement conforme à mes souvenirs, et pourtant tout a changé. Inerte. Froid. Comme si personne n'y avait jamais grandi, comme si personne n'y avait jamais pleuré ou ri. Comme s'il fallait tout oublier. Allongée sur le lit, j'écoute le silence que j'ai tant appelé de mes vœux, ces dernières années. Mais à présent, je rêve surtout d'entendre les bruits d'une vie normale. Les bruits du quotidien, avec lesquels je me réveillais autrefois. Ceux qui faisaient de cette maison ma maison. Les pas de maman. Les verres, les tasses et les assiettes qui s'entrechoquent. La chaleur a son propre bruit. On ne peut pas le décrire, mais on s'en aperçoit immédiatement quand il n'est plus là.

Si j'avais pu, j'aurais interdit au soleil de continuer à se lever. Sa lumière envahit ma chambre avec conviction, me rappelant que je fais partie des vivants. Cependant, je n'arrive pas à quitter mon lit. Je porte un pantalon de jogging, un pull et des chaussettes, ce matin de début septembre est d'une chaleur étouffante et pourtant, on dirait qu'il gèle, ici. Je veux me lever, mais je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas

ce qui m'attend. Vivre n'a encore jamais été aussi compliqué. Tant que je reste couchée, j'ai l'impression de ne rien devoir à la vie ni à personne.

À travers la fenêtre close me parviennent les bruits du petit square qui s'anime, un peu plus loin. La pelouse permet aux enfants du quartier de s'évader, tout comme nous nous évadions au même endroit. La vie était simple à l'époque, le ballon devait franchir la ligne blanche. Ni plus ni moins. Sur cette pelouse, nous avons tous eu le sentiment que nous pouvions conquérir le monde, que nous étions en passe de devenir quelqu'un. Rien ne pouvait nous empêcher de nous rapprocher de nos rêves, pas même le coucher du soleil. Nous continuions de jouer, nous continuions d'envoyer le ballon au-delà de la ligne blanche. La soif, la faim, la douleur ou le doute, rien ne pouvait se mettre en travers de notre chemin, entre nos pieds, le ballon et le but. C'est là, dans l'herbe, entre les chênes et les pissenlits, que j'ai appris à me battre pour quelque chose. Pour moi-même. Pour mes rêves. Mais j'ai oublié comment faire. Autrefois, c'était la ligne blanche. On savait où on voulait aller. La ligne a disparu. Je n'ai pas la moindre idée de la direction à prendre. Pas la moindre.

Gamin, on n'a qu'une seule idée en tête quand on s'endort : grandir. Aujourd'hui, je ferais n'importe quoi pour redevenir un enfant, car c'est la seule période de la vie où l'on peut recommencer de zéro. À mon départ, ils m'ont dit qu'ils me donnaient une deuxième chance et que je devais la saisir. Je me demande si c'est vraiment une deuxième chance, ou s'ils me suggèrent plutôt d'avancer sur les décombres de ma première chance. Autant de débris qui m'entaillent profondément la chair.

Enfin, j'ai réussi. Je suis debout. Je m'étire et pousse un long et profond soupir. Ma perception est la même qu'en position couchée : rien n'a changé et en même temps, tout est différent. Mon armoire dans le coin de la pièce semble tout aussi petite que la dernière fois où j'en ai sorti des vêtements. Les deux glaces, j'ai envie de les briser. Ces miroirs dans lesquels je contemplais mon image durant mes années de doute, à la recherche de celle que j'allais devenir... À présent, je n'ose même plus m'en approcher. Si je voyais autrefois un potentiel en moi-même, je ne le décèlerais plus aujourd'hui. Les yeux fermés, je fais deux pas en avant en cherchant les poignées à tâtons. D'un geste brusque, j'ouvre les deux battants, je respire l'odeur de renfermé du meuble resté inutilisé depuis trop longtemps. J'ouvre les yeux. Il ne contient pas seulement mes vieux vêtements. Chaque pantalon, chaque jupe, chaque t-shirt s'accompagne d'un souvenir, et chaque souvenir est chargé de regrets. Parfums, couleurs et bruits se bousculent dans ma tête. Je ne m'y attendais pas. Je ferme de nouveau les yeux, rabats les portes d'un geste rapide et fais quelques pas de côté. Mon pantalon et mon pull préféré sont toujours accrochés au portemanteau. Je fouille les poches du pantalon et y trouve les traces de mon ancienne vie. Un chewing-gum, des pièces de monnaie, un ticket de cinéma. Ce dernier est illisible, mais je me souviens exactement de ce qui y était écrit. De quel film il s'agissait. Le temps peut estomper le souvenir d'un événement, mais jamais l'effacer complètement. Il reste présent quelque part, à attendre qu'on fouille assez profondément pour l'exhumer. Je saisis le ticket. Mon estomac se contracte. Je me souviens. Une soirée d'été. Main dans la main. Rires et pop-corn. Tendres caresses et mots doux. Blagues et coca. Film et baisers. Une promenade et une conversation, parler à bâtons rompus, des heures durant. De nous. De nos futurs enfants.

Leurs prénoms. Si nous avons un garçon, c'est lui qui choisirait. « Samir », avait-il dit. Je me souviens combien il était heureux quand il évoquait nos enfants, qui devaient encore être conçus et venir au monde. Je l'ai su tout de suite : il serait un père idéal. Je chasse son souvenir en me demandant si je le reverrai un jour. Si j'aimerais le revoir.

### 3

Je me suis recouchée, j'entends les voitures passer et ralentir, les enfants bruyants marcher vers l'école, les oiseaux gazouiller de plus en plus fort. Je perçois aussi la manière dont ces sons s'atténuent quand la cafetière, en bas, commence à crachoter. Mon père est réveillé. S'il y a une seule personne dans ma vie que je ne veux plus jamais décevoir, c'est mon père. Non pas que j'aie peur de lui, mais parce que je lui dois tout. Je l'entends traverser la cuisine. Puis la porte des W.-C. s'ouvre, il y reste aussi longtemps qu'avant. Il tire la

chasse d'eau. Le bruit se propage dans les canalisations, qui courent comme des veines à travers les murs de la maison. À présent, il se rend dans la salle de bains, à côté des toilettes. J'entends l'eau gicler du robinet pendant quelques instants. Il la recueille dans ses grandes mains jointes en forme de coupe, plus large que le vieux comptoir à fruits, sur la table de la cuisine. Il se rafraîchit le visage pour faire savoir à son corps qu'il est l'heure d'affronter à nouveau la vie.

Le bruit d'une deuxième chaise qui racle le sol retentit jusque dans ma chambre. C'est mon petit frère, ce frère que je ne connais plus, qui ne me connaît plus. Pourtant, je jouais un rôle important dans sa vie, autrefois. Après tout, j'étais la seule qui pouvait lui servir un peu de maman. Lorsqu'il était tout petit, il me fixait souvent de ses yeux rieurs depuis son lit, pendant de longues minutes. Sans un mot, sans but précis. Il nous suffisait de nous regarder dans les yeux. Quand il a commencé à aller à l'école, il lui arrivait encore de me fixer de cette façon. Karim a désormais onze ans et il me connaît moins bien que le facteur. Je me lève de nouveau. Le soleil est déjà un peu plus haut dans le ciel, j'écoute mon père et mon petit frère s'avancer vers l'entrée. J'attends que la voiture s'éloigne avant d'ouvrir la porte de ma chambre et de descendre l'escalier. Ma main gauche caresse le papier peint gris clair, tandis que la droite cherche un appui sur la rampe de bois usée.

Il ne reste plus beaucoup de café, pas assez pour une tasse. Je peux voir jusqu'où la cafetière était remplie. À l'évidence, mon père ne s'est pas contenté d'étancher sa soif. Je mâchonne les croûtes de pain des tartines abandonnées par mon frère. Moi, on m'a toujours appris à ne rien gaspiller, un principe qui ne semble pas avoir été transmis à Karim.

C'est maman qui m'apprenait les règles. Elle était pleine d'attention pour nous, mon père se montrait plus distant. Je ne comprenais pas toujours ce qu'elle disait, mais je savais que c'était important. Mon père était un homme discret qui veillait à ce que nous ne manquions de rien. Il s'assurait que les règles de maman soient respectées. Mais c'était il y a longtemps.

Je suis assise toute seule à la table de la cuisine, mes pieds touchent les carreaux. Je me lève et commence à les compter. Depuis la porte, douze en direction du nord, six vers l'est, et mes pieds atterrissent sur l'endroit le plus chaud de la maison. Voilà qui m'arrache presque un sourire. À travers mes pieds, la chaleur irradie mes chevilles et remonte le long de mes jambes. Je suis debout sur le cœur de la maison. C'est ce que maman disait toujours. Que nous devons prendre soin de la maison, et de son cœur. Les carreaux se réchauffent à cause des tuyaux qui courent sous le sol, mais à l'époque, je ne le savais pas encore. Je préférais l'explication de maman. J'entends le tic-tac de l'horloge de la cuisine. Je l'entends me poser des questions auxquelles je n'ai pas de réponse.

Une heure plus tard, je suis de nouveau allongée sur mon lit. En fin d'après-midi, une voiture s'arrête devant la maison. À travers la fenêtre de ma chambre, j'aperçois mon père et mon petit frère en descendre. Cela me fait du bien de les voir ensemble. En fin de compte, ils ont réussi à s'en sortir, sans femme dans leur vie.

Peut-être mon absence les a-t-elle rapprochés. On peut se convaincre de n'importe quoi, pour peu que cela soit susceptible de soulager nos souffrances ou notre culpabilité. Je suis heureuse pour toi, petit frère.

C'est le soir. En bas, la télévision est allumée. J'entends le bruit des casseroles et le téléphone qui ne cesse de sonner. Je me tiens en haut de l'escalier et j'écoute. Tout le monde appelle pour demander comment je vais. Certains veulent sans doute réellement des nouvelles, d'autres ont juste été contaminés par une curiosité malsaine. Pour l'instant, mon père ne peut que leur mentir. Je l'entends répondre que tout va bien, mais ce n'est pas vrai et je crois que ça ne le sera jamais. Il dit ce qu'il pense devoir dire, tout comme ses interlocuteurs demandent sans doute ce qu'ils pensent devoir demander. Si seulement ils savaient que ce n'est pas la peine, que c'est inutile pour les uns comme pour les autres. Je conclus des réponses de mon père que tout le monde appelle. Famille, amis de longue date, voisins et journalistes qui ont patiemment attendu leur proie. Ensuite, mon père appelle mon petit frère pour passer à table.

Je n'entends pas mon nom. Je suis un souvenir, j'appartiens au passé. Je ne leur en veux pas. Quelque part, je suis soulagée. Le moment où je devrai regarder mon père droit dans les yeux n'est pas encore venu.

Après le repas, Karim quitte la table et se dirige vers le couloir. Je me précipite dans ma chambre, referme doucement la porte. Puis je me cache sous ma couette, comme un petit enfant qui devrait déjà

dormir et ne veut pas être pris sur le fait. Ses pas de jeune footballeur retentissent dans l'escalier. Rapides, réguliers. Ils font craquer les marches de bois, se rapprochent, ralentissent et s'arrêtent devant ma porte. Est-ce sa respiration que j'entends, de l'autre côté ?

Mon cœur bat très fort, je presse un oreiller contre ma poitrine. Il repart vers sa chambre.

En bas, on a monté le son de la télé. Mon père est sans doute assis sur le canapé, à sa place habituelle, à regarder les informations. L'antenne satellite est allumée. J'entends la parabole du toit pivoter sur elle-même pour introduire dans la maison des images auxquelles nous n'aurions pas accès sans elle, pour raconter la version d'une vérité qui sans elle n'arriverait pas jusqu'ici. Mon père écoute sans doute avec attention, comme il l'a toujours fait, désormais sans l'angoisse de voir sa fille apparaître à l'écran, car sa fille est couchée à l'étage, au-dessus de lui.

---

p 117-122

## Lui

34

L'odeur n'arrête pas de changer, par ici. Ma veste sur le dos, assis sur mon banc devant la porte, j'observe le quartier s'éveiller doucement. Thomas a installé le banc le jour où je n'ai plus réussi à sortir moi-même ma chaise. Il passe pour les soins à domicile, il ne revient que lundi.

Même si je n'ai pas envie de me retrouver face à face avec notre quartier, j'essaie de profiter du soleil d'automne qui réchauffe les murs froids. À cette heure matinale, vous pouvez être sûr que personne ne vous adressera la parole, parce que tout le monde se rend quelque part.

Il m'est pénible de bavarder avec les voisins. La plupart du temps, à cause de l'intonation inquiète de leur voix, et le reste du temps, parce que cette intonation n'y est pas. Le plus difficile n'est pas de devoir répondre sans cesse aux mêmes questions, mais de me convaincre que leur intérêt est sincère. Je hoche la tête et je réponds, de plus en plus brièvement, jusqu'à ce qu'ils ne se sentent plus obligés de m'interroger.

Le coin a changé. Il est devenu étrange. Dans la façon dont parlent et se comportent les nouveaux voisins, leur apparence.

C'est une communauté très soudée, je dois bien l'admettre. Ils se connaissent tous. Des cousins éloignés. Des frères et sœurs. Ils s'embrassent et s'enlacent. Rient et crient. Se rendent à la mosquée en petits groupes, chaque fois distants de quelques mètres, comme une chaîne. Des hommes en costume, des hommes en tenue de ville.

Si seulement ils se montraient prêts à en faire autant pour ce pays que pour leur Dieu. Ils ont pourtant le dévouement dans le sang. Repousser la couette de si bonne heure pour aller prier au point du jour, voilà une belle preuve d'abnégation !

Quelques voitures passent devant moi à toute allure. Ici, ce n'est pas le chant des coqs qui réveille le voisinage, mais le crissement des pneus. Un homme sort en grande hâte de la maison d'en face. Je ne vois pas l'intérêt de porter une longue tunique par-dessus un pantalon, mais c'est sûrement moi qui ne comprends rien à rien. De l'autre côté de la fenêtre, au premier étage de l'habitation, est accroché un drapeau belge. Depuis cinq ans déjà. Les couleurs se sont fanées au fil des saisons. Chaque matin, je me demande si ce bout de tissu est toujours là par conviction, ou parce que lui et sa femme sont trop paresseux pour l'enlever. Les premiers adolescents commencent à sortir de chez eux.

Ensuite, c'est au tour des femmes. Autrefois, personne ne portait le voile dans ce quartier, aujourd'hui elles l'ont presque toutes. Alors que nos bonnes sœurs ont trouvé la voie de la liberté, elles se ruent sur leurs chaînes. Chaque matin, elles font la tournée des mêmes magasins. Elles savent exactement où trouver les prix les moins chers. On ne les voit que lorsqu'elles vont faire leurs achats. Elles passent le reste de leur temps entre quatre murs, derrière des portes closes, où personne ne sait vraiment ce qu'il se passe.

Autrefois, c'était un quartier tranquille, qui avait été rénové. J'ai dû travailler dur pour pouvoir m'installer ici avec Maria. C'était loin d'être aussi facile qu'aujourd'hui. De nos jours, les gens exigent un logement. Ils ont changé. Notre pays a changé.

Ils passent leur temps à klaxonner, se garent sans gêne en double file, parlent fort, dans une langue étrangère. Il fut un temps où j'essayais de les comprendre, mais j'y ai renoncé depuis un bail.

La circulation se fait de plus en plus dense. Les gens entrent et sortent des voitures, des maisons. Je jette un dernier coup d'œil à la rue avant de me retirer au calme. La voisine d'en face s'arrête de l'autre côté de la chaussée. Sans poser ses sacs par terre, elle tente de me faire signe. Elle m'appelle et me demande, en français, si tout va bien. Je souris sans dévoiler mes dents et acquiesce. Tout va bien, oui. Tout va bien.

## 35

Maria l'a reçu en cadeau de son père pour ses vingt et un ans. Elle ne l'a jamais utilisé, jamais considéré comme une arme. Plutôt comme un objet décoratif, le souvenir d'une période difficile de notre histoire.

Elle ne savait même pas s'il était chargé. Moi, je ne saurais même pas le vérifier. Je sais en revanche que ce poids dans ma main me rend nerveux. Le fer est lourd et froid, mais l'idée de pouvoir en finir, la possibilité inimaginable de la revoir s'il y avait une balle et que j'osais l'utiliser, cette pensée me réchauffe. Le pistolet est accroché au mur depuis notre mariage. Maria n'a jamais su pourquoi elle l'a reçu en cadeau, elle et pas son jeune frère Albert. Peut-être justement parce qu'Albert en avait toujours rêvé ?

À côté du pistolet sont suspendus quelques cadres. Des photos de moi, d'elle, de nous deux. Albert apparaît aussi à plusieurs endroits, avec sa femme Antoinette et leurs jumeaux. Maria époussetait les cadres chaque semaine avec un soin méticuleux. Elle était comme ça, méticuleuse.

Ensemble, nous avons vu les fils d'Albert grandir, la famille était essentielle à nos yeux. Sans elle, je m'en sors moins bien. Voilà des lustres que je n'ai pas vu les garçons.

Le match ne commence que dans une heure et demie, mais je ne veux pas rester ici. Je me dirige vers le portemanteau et je prends ma veste. Son écharpe est toujours là. Chaque jour, je me dis que je dois la ranger, mais chaque jour, je décide de la laisser une journée de plus.